

Courageusement, stoïquement plutôt, il enferma sa douleur au fond de son âme, et chercha des consolations dans un travail acharné, mais rien ne pouvait le distraire de sa tristesse grandissante. Son visage devenait pâle, l'éclat de ses yeux s'éteignait, des rides se creusaient sur son front...

Paula Baltus continuait sans ennui son existence solitaire dans sa jolie maison des bords de la Seine.

Le crêpe de deuil, qui pour elle couvrait l'avenir depuis la mort de Frédéric, s'était soulevé...

Elle avait reçu de Fabrice une seconde lettre, une longue lettre datée du Havre et écrite avec une habileté de premier ordre.

Chaque jour et cent fois par jour Paula relisait ces pages brûlantes dont l'ivresse communicative s'emparait à la fois de son cœur et de son cerveau.

La vie alors lui semblait belle, et les riants mirages de la passion heureuse lui donnaient l'illusion du bonheur.

Il n'en était point ainsi pour Edmée dont nous avons vu l'installation à la maison de santé d'Auteuil.

Le dévouement filial de la pauvre enfant, poussé jusqu'à l'exaltation, lui avait persuadé d'abord que, vivant auprès de sa mère, les journées lui sembleraient courtes, et qu'elle attendrait sans impatience le moment du retour de son père.

Elle ne tarda guère à comprendre à quel point son erreur était profonde, et voici par quelles gradations insensibles elle arriva à cette découverte.

Frantz Rittner, cedant à ses prières instantes, lui avait permis de passer deux heures chaque après-midi dans la chambre de la folle.

Jeanne, le premier et le second jour, sembla s'irriter de la présence de cette étrangère à côté d'elle, puis elle s'y habitua et ne parut plus s'apercevoir qu'elle n'était pas seule pendant les deux heures de la visite quotidienne.

Les soins, les caresses, les douces et tendres paroles d'Edmée n'obtenaient d'elle ni un regard ni un sourire.

Elle restait inerte et froide, impassible, absorbée, les yeux largement ouverts, fixes et vagues, pareille enfin à une statue vivante, mais sans âme.

La persistance de cet état, dont Edmée s'était flattée d'abord de triompher sans peine, mit la jeune fille au désespoir...

Son sacrifice était inutile... Son emprisonnement volontaire n'amènerait aucun résultat... Rien ne se pouvait imaginer de plus douloureux.

En même temps que Fabrice, au Havre, écrivait à Paula Baltus, M. Delarivière adressait à Edmée une lettre de quatre pages, où il croyait ne mettre que l'expression de sa tendresse profonde et où, à son insu, sa tristesse immense débordait.

Cette lettre serra le cœur de la pauvre mignonne.

Dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, il lui sembla que son père pleurerait sur elle en même temps que sur sa mère; elle se sentit abandonnée, isolée, perdue.

Elle eut peur de cette maison inconnue et pleine de mystères, Elle eut peur de ces hautes murailles qui la tenaient captive. Elle eut peur de ces folles qu'elle ne voyait pas, mais, dont souvent, la nuit, les clameurs rauques, les gloussements sinistres, venaient la réveiller en sursaut et la laissaient frissonnante et glacée.

Elle se débattit alors dans une véritable agonie morale. Son changement brusque et visible, ses fraîches couleurs cedant la place à la pâleur de l'anémie, sa démarche perdant sa jeunesse élastique, prouvèrent au docteur qu'un mal étrange et soudain venait de s'emparer de la jeune fille.

Il l'interrogea.

Edmée éluda ses questions ou répondit d'une manière évasive.

La pauvre enfant pouvait-elle expliquer ce qui se passait en elle? D'ailleurs la confiance lui manquait. Frantz Rittner lui inspirait une instinctive répulsion. Elle cachait ses angoisses et ses épouvantes, et son âme se remplissait de ténèbres.

Si parfois un coin de ces ténèbres s'illuminait d'une lueur passagère, c'est que l'enfant jetait un regard sur le passé.

Elle revoyait alors, comme dans un beau rêve, le jardin ensoleillé du pensionnat où elle avait grandi, insouciant et gai... les grands arbres du bois de Vincennes... les silhouettes aimées de Marthe de Ronceray et de Georges Vernier...

Mais, hélas! au bout de quelques minutes le songe s'envolait, la coin d'azur entrevu dans le ciel noir disparaissait sous les nuages épaissis, et la réalité sombre s'imposait de nouveau.

Le médecin des folles témoignait à sa pensionnaire une bienveillance extrême et l'entourait de prévenances et de soins, mais sous ces affectueux dehors on devinait l'hypocrisie tudesque. Quand la bouche souriait, le regard demeurait glacial, et ce bizarre désaccord entre les lèvres et les yeux causait à la fille du banquier une terreur irraisonnée et redoublait sa défiance.

Frantz Rittner, lui aussi, était singulièrement changé depuis une semaine. Lorsque, se sachant seul, il ne s'observait plus, le masque impénétrable qui couvrait son visage tombait aussitôt.

Le tremblement de ses paupières trahissait une inquiétude continuelle, Il tressaillait au moindre bruit insolite. Un nuage obscurcissait son front où trônait d'habitude une sérénité majesté.

Un changement si subit et si complet dans les allures d'un homme bronzé comme le médecin des folles n'avait pu s'opérer sans de graves motifs.

Frantz Rittner avait reçu la visite de René Jancelyn.

Les deux associés s'étaient longuement entretenus de Paula Baltus.

Les serments de vengeance de la sœur de Frédéric assassiné leur causaient à tous deux une sérieuse épouvante.

Ils avaient compté sur Fabrice, comme on compte sur un paratonnerre quand l'orage gronde et quand l'éclair brille, et voilà que le départ de leur complice les laissait désarmés...

—Qui sait, s'étaient-ils dit, qui sait si Fabrice, sûr de trouver une fortune à New York, n'a pas pris lâchement la fuite pour se soustraire au péril imminent? qui sait s'il reviendra?...

Bref, le médecin des folles et René Jancelyn s'étaient séparés aussi tremblants l'un que l'autre.

Comme la plupart des bandits en habit noir capables de tous les crimes, Frantz Rittner était foncièrement lâche.

Il perdait la tête en face du danger.

A partir du jour de la visite de son associé, il chercha sans cesse le moyen de se soustraire aux coups de la foudre vengeresse.

Un seul lui parut offrir de véritables chances de salut,

C'était de quitter non seulement Paris, mais la France, de disparaître en effaçant ses traces et en changeant de nom, pour jouir en paix, à l'étranger, d'une fortune dont nous connaissons les sources honorables.

Rittner songea sérieusement à se défaire de son établissement, sauf à le céder pour un prix inférieur à sa valeur réelle, et à s'expatrier après avoir touché ce prix.

Il y songea si bien que (sans en rien dire à René Jancelyn et sans recourir à la publicité des journaux) il chargea diverses personnes de répandre une note, dans le monde des médecins aliénistes, annonçant que le directeur de la fameuse maison de santé d'Auteuil accepterait un successeur payant argent comptant.

Ce successeur tarderait-il à se présenter?

A cette préoccupation s'en joignait une autre.

Le médecin des folles feuilletait d'une main fiévreuse cet agenda de chagrin noir plein de notes étranges dont nous avons reproduit quelques-uns, et il se demandait ce que deviendraient après tous ces mystères dont il avait seul la clef.

—Si je peux vendre, se répondait-il, l'homme qui prendra ma place ici ne saura rien de mes secrets et n'en pourra rien deviner... Les choses suivront donc leur cours naturel... Quant à moi, qu'ai-je à craindre? Une fois hors de France, une fois caché dans le fond de l'Allemagne, revêtu d'une peau nouvelle et sous l'étiquette d'un nom vierge, au diable les engagements conclus!... Tant pis pour les naïfs qui ont payé d'avance. Je